

PROLOGUE¹

Marie-Claire Caloz-Tschopp (Suisse), Teresa Veloso Bermedo (Chili)

« De quoi l'opprimé a-t-il le plus besoin pour survivre, sinon de pouvoir se dire que ce qu'il vit, il le décide, il le fait, il le reconnaît comme part de lui-même »,

Nicole-Claude Mathieu (1991, p. 224).

Féministes, Matérialistes, Politique

Clarifions d'entrée de jeu, très brièvement, depuis la philosophie, la théorie politique, les sciences sociales, les recherches féministes, des mots, des concepts, des problèmes décrits dans les travaux, le projet des féministes matérialistes francophones¹ et la perspective de lecture et de travail qui est la nôtre. Arrêtons-nous à trois mots autour desquels lectrices et lecteurs s'arrêtent.

Féministes, c'est-à-dire, faisant partie du « mouvement collectif de luttes de femmes » apparu en tant que tel « dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Ces luttes reposent sur la reconnaissance des femmes comme spécifiquement et systématiquement opprimées, l'affirmation que les relations entre hommes et femmes ne sont pas inscrites dans la nature mais que la possibilité de leur transformation existe »² ; position, ancrage dans l'exigence d'existence matérielle de *sujets autonomes, c'est-à-dire libres et égaux* dans l'historicité et la matérialité des rapports sociaux de sexe³, avec un souci d'articulation aux autres formes de rapports sociaux (classe, race, génération, etc.).

Matérialistes⁴, après Aristote et Marx notamment en ce qui concerne la tradition philosophique et de théorie politique occidentale, en mettant l'accent sur le corps, les conditions matérielles d'existence⁵ : les conditions élémentaires de vie et de survie de chaque être humain sur la planète. Accès à la vie, survie, faim, reproduction, santé, maladie, éducation, conditions de travail, vie active, autonomie, relations de solidarité (amicales, familiales, vie avec les autres, rationalité et passion qui ne se résume pas à l'irrationalité supposée des femmes⁶). Au matérialisme, sont opposées toutes les formes d'essentialisme.

Politique, rapports de pouvoir ancrés dans l'histoire, considérés depuis les rapports sociaux de sexe, en considérant le pouvoir dans les rapports de domination, d'émancipation et d'action, dans l'exercice de la pensée autonome des femmes, de chaque être humain et de l'ensemble du genre humain.

Notre projet éditorial

Double perspective de notre projet éditorial : 1. prendre en compte ce que nous apprennent les féministes matérialistes sur la transformation de la politique, de la violence, de la guerre en nous situant dans l'histoire, dans les rapports de pouvoir ; 2. la généralité de la politique et des droits ; disposer, construire le « droit d'avoir des droits » (Arendt 1972, Caloz-Tschopp 2000) pour lutter pour l'appartenance⁷, la participation politique et ainsi l'appartenance au monde (cosmos)⁸ de chaque individu de la planète.

Pensée et conscience sociale fragmentée. Nicole-Claude Mathieu a particulièrement travaillé l'exercice de la pensée inscrite dans l'histoire, les rapports de pouvoir et donc ne pouvant être analysé comme un acte intime, privé, individuel. En ce sens, sa question a pris une importance toute

¹ C'est le prologue aux 2 volumes en espagnol sur 3 féministes matérialistes (France, Italie), *Tres feministas materialistas*, vol. I y 2, ed. escarpate, Chili. IMPORTANT. Ces volumes sont en accès sur le site des éditions L'Harmattan, Paris.

particulière dans notre travail. La possibilité de l'exercice collectif de la pensée est articulé à la conscience sociale, à l'émancipation qui n'est pas abstraite, mais inscrite dans l'histoire et les rapports de pouvoir, dont la forme d'oppression qui concerne les femmes est, comme elle s'en explique dans son article critique sur Hannah Arendt dans ce volume, « transclassiales, transculturelle, transnationale ». Elle évoque aussi la question dans son fameux article « Quand céder n'est pas consentir », où elle interpelle les théories des sciences sociales qui théorisent le « consentement » ancré dans les théories du contrat présupposant une conscience libre ou dominée des femmes. Or la question des rapports sociaux de sexe ne s'inscrit pas dans une philosophie politique du contrat, à cause de l'inégalité, de l'oppression. Une telle approche du consentement pour N.-C. Mathieu conduit à une « anesthésie de la conscience ». Elle montre aussi comment dans les rapports d'oppression la conscience est « fragmentée ». L'opprimé n'a jamais une vision et une connaissance globale des rapports de pouvoir.

Situer le livre dans un projet social plus vaste

Le livre fait partie d'un projet citoyen et académique plus vaste mené dans le cadre d'un Programme du Collège International de Philosophie (CIPh), *Exil, Création, Philosophie et Politique. Philosophie et Citoyenneté contemporaine*, entre 2010 et 2016, Paris, Suisse, Amérique latine, Méditerranée (voir site : exil-ciph.com) et des activités *del Colectivo de Mujeres para la Memoria* (Concepcion, Chile).

C'est un outil accessible à un large public dans toute sa diversité (sexe, âge, classes, lieux, statuts, etc.) à l'étape actuelle de la globalisation. Il est très utile dans les démarches pratiques et théoriques pour s'informer, réfléchir à l'apport de féministes matérialistes francophones dans la double perspective indiquée.

Il offre des apports originaux, des matériaux de travail précieux⁹, des démarches originales, des positions courageuses, des questionnements ouverts.

Des interrogations, des désirs, des enjeux structurent nos projets. Nous désirons repenser l'exil, le des-exil, la résistance, l'émancipation¹⁰ et la citoyenneté dans la globalisation actuelle en liant des travaux en Suisse, en Europe, au Chili (2012), en Turquie (2014) et ailleurs.

En partant des pratiques professionnelles et militantes, de la théorie politique, de la philosophie (de la) politique, des sciences sociales (histoire, sociologie, anthropologie, médecine, droit, philosophie, etc.), des luttes des femmes pour la mémoire au Chili, nous désirons placer notre projet dans *la perspective de la généralité de la politique et des droits et de l'exigence de (re)penser radicalement la politique, la violence et la guerre, la transformation de leur rapport*. Ces mots, très surchargés par la tradition, l'usage, les débats et les détournements idéologiques, sont difficiles à prononcer. Il faut pourtant (re)penser ce qu'ils recouvrent¹¹ et quel sens ils ont aujourd'hui.

Le livre présente des travaux interdisciplinaires basés sur des textes du collectif de féministes matérialistes francophones ancrés dans l'analyse des rapports sociaux de sexe.

En articulant des questions, des démarches depuis les luttes, des terrains de la théorie politique, la violence dans le « modèle » chilien¹² et dont souffrent des femmes migrantes, nous avons choisi de privilégier l'axe du pouvoir, de la violence et de la guerre. Le livre actuel en français est intitulé : ***Penser les métamorphoses de la politique, de la violence, de la guerre avec Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Paola Tabet, féministes matérialistes.***

*Penser...*L'accent est mis sur l'exercice de penser avec, tout en travaillant... accompagnant des pratiques, l'évaluation des apports théoriques. Penser... pousser à bout des questionnements liés à nos pratiques, à nos vies.

Ce livre fait suite à la traduction et à l'édition d'une partie appréciable des textes de Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Paola Tabet, féministes matérialistes francophones en espagnol¹³. Il s'ouvre avec des citations pour inviter à la lecture de leurs travaux. Inutile de reprendre ici leurs textes en français qui circulent et sont en réédition. Un inventaire complet est en cours. On peut

espérer que les textes soient largement disponibles en français, dans le maximum de langues possibles et accessibles dans toutes les bibliothèques publiques de la planète.

Après le doctorat en langue espagnole (Amérique latine, Espagne, diaspora), nous désirons faire connaître à un large lectorat, en français, l'angle de lecture qui, depuis des pratiques de citoyenneté et la théorie politique, a présidé au travail d'édition et de traduction. Comme nous l'avons écrit dans chacun des prologues des deux volumes en espagnol, l'intérêt est de faire connaître une « *révolution invisible en marche* » (vol. I) et « *d'intégrer les relations sociales de sexe pour (re)penser le pouvoir, la guerre et la généralité de la politique et des droits* » (vol. II).

En résumé, l'enjeu des livres sur les féministes matérialistes est triple : 1) intégrer une théorie minoritaire dans la théorie politique en reconnaissant l'originalité, la radicalité d'une création théorique indispensable pour élaborer un nouveau paradigme civilisationnel qui prenne en compte les rapports sociaux de sexe ; 2) contribuer à expliciter en quoi les luttes des féministes, loin de ne concerner que les femmes, concerne la généralité de la politique et des droits, et amènent un déplacement de l'ensemble des luttes ; 3) penser les métamorphoses de la violence guerrière et de la politique depuis les apports théoriques des féministes matérialistes.

Lire sans trahir ?

Quand on se pose des questions sur l'avenir de nos sociétés, est-il possible de lire ces féministes matérialistes, sans trahir leur pensée, affaiblir leurs thèses et leurs analyses au point de noyer les rapports sociaux de sexe dans une confusion dommageable ? Participer alors par imbécillité (*Dumheit*), mot que Kant utilisait pour qualifier le déficit de la faculté de jugement, à ce que leur nouveauté, leur révolution soit recouverte d'une couche confuse et ambiguë qui les noie plutôt que de les faire connaître ? Est-il possible d'articuler le questionnement des féministes matérialistes à un questionnement sur la politique, la violence et la guerre ? On peut penser que dans un projet révolutionnaire, le souci pour la généralité de la politique et des droits contenu dans leurs écrits depuis un lieu spécifique – les rapports sociaux de sexe - permet de lire leurs théories pour enrichir les théories sur le pouvoir, la violence, la guerre.

Il existe de nombreuses grilles de lecture pour de tels textes. Il serait possible de centrer une publication sur des textes théoriques qui parlent entre eux à partir d'un débat interne aux œuvres. Ce n'est pas le choix effectué. Il est possible de partir d'une pratique professionnelle, militante, de recherche intergénérationnelle pour la questionner en s'interrogeant sur l'apport des féministes matérialistes depuis des pratiques diverses concernant la transformation de la politique, de la violence, de la guerre. C'est notre choix.

Les textes présentés tentent de répondre aux deux questions suivantes aujourd'hui : 1) pourquoi les textes des féministes matérialistes sont vitaux pour comprendre nos vies, nos luttes, nos questions, nos recherches théoriques ? 2) Pourquoi sont-ils vitaux pour comprendre les métamorphoses de la politique, de la violence, de la guerre ?

Il faut les relire, non seulement à l'intérieur du mouvement féministe ou alors de débats académiques enclavés, mais au-delà, en prenant avec nous les fractionnements, les incertitudes, les avancées incertaines des luttes nouvelles. En approfondissant des difficultés que nous avons devant les yeux. Il faut les lire pour ouvrir de nouveaux chemins d'exploration.

Nous désirons intégrer une exigence de décentration théorique et de lieux (Chili, Turquie, Canada, France, Suisse), d'interexpérience et d'interdisciplinarité, allier des questions des mouvements sociaux, de diverses générations en lutte et l'élaboration théorique. En ce sens, la présente publication en français, liée à la publication en espagnol montre une volonté de décentration, de dialogue entre pays, continents, mouvements sociaux, lieux de formation libres et milieux universitaires.

Cela d'autant plus que la science partage souvent avec le sens commun, des préjugés non déconstruits. L'idéologie dominante, nous apprend Colette Guillaumin, est générale à une époque. On ne la combat pas simplement en lui opposant d'autres idées, ce qui serait une démarche idéaliste vaine. La théorie a

ses sources dans la colère des opprimé.e.s. Dans la matérialité des conditions d'existence. Dans la résistance, l'action, l'activité de pensée des opprimé.e.s.

Faire connaître une révolution invisible en marche

La révolution féministe et en particulier du collectif des féministes francophones (1960 à aujourd'hui), a posé des bases incontournables pour l'avancée des connaissances et des luttes. Il suffit de lire le no. 1 de *Questions féministes* pour mesurer l'utopie et l'ampleur de leur projet. Au premier abord, la succession des générations et des régimes économique-politiques aidant, on peut penser que ces travaux ont fait leur temps. Que les choses ne sont plus pareilles, que le féminisme recule, qu'aujourd'hui, il faut partir de l'expérience de la classe moyenne des femmes comme « situation universelle de l'oppression de toutes les femmes » (Montero, 2013), que l'inventaire de multiples débats rend leurs travaux caduques, etc.

Nous pensons au contraire, qu'un travail de mémoire, d'histoire, un retour aux sources, permet d'extraire la radicalité de découvertes qui résistent au temps, aux tempêtes, aux reflux. Il est plus que nécessaire aujourd'hui. Les questionnements, les constats de base sont toujours là. Immergés dans la situation actuelle de la planète, il nous faut les relire à la lumière des questionnements, des luttes d'aujourd'hui,.

Depuis les années 1960 les luttes féministes connaissent des développements divers en France, en Europe et dans les pays (post)coloniaux. « L'ennemi principal » de Delphy a-t-il pour autant reculé ? On peut faire une lecture pessimiste ou optimiste. Là n'est pas notre propos. Les études féministes ont accumulé un énorme travail et développement, malgré les difficultés d'entrer et d'être reconnus à leur juste valeur dans les sphères académiques (enseignement, recherche).

Le but de notre travail ici, n'est pas d'en faire l'inventaire en évaluant les rapports des travaux des trois féministes aux débats en cours (études postcoloniales, féminisme et religion, féminisme et développements des formes d'échanges économique-sexuelles dans la suite des travaux de Paola Tabet, racisme et sexisme dans la suite des travaux de Colette Guillaumin, critique des théories du consentement en philosophie politique, dans la suite des travaux de Nicole-Claude Mathieu, par exemple).

Nous pensons que leurs textes comme les textes trop souvent invisibles des opprimé.e.s doivent être largement accessibles et faire partie du patrimoine commun de la théorie politique, de la connaissance et des luttes. Avec d'autres, nous avons lutté pour qu'ils puissent être lus au Chili, en Amérique latine, en Espagne, dans la diaspora, la migration, en lien aux luttes des femmes, des mouvements sociaux, aux travaux des chercheurs. Intégrer les rapports sociaux de sexe – et pas seulement le genre – dans la théorie politique apparaît comme une sorte de tremblement de terre souterrain dans la théorie politique dominante. Nous ne connaissons pas les répliques successives de la prise de conscience sociale. Mais on peut postuler qu'un tel choix permet de dépasser le poids des déterminismes à l'horizon de l'imagination dominante instituée.

Nous mettons l'accent sur les rapports sociaux de sexe plutôt que de genre, parce que la notion de genre est à la fois chargée du poids de sa genèse historique intercontinentale, de son institutionnalisation problématique, et de sa neutralité, tandis que les rapports sociaux de sexe s'inscrivent dans l'histoire et les luttes des femmes. Ils se construisent aux marges de l'histoire, des institutions, du pouvoir. Par ailleurs, sans ignorer l'ensemble des rapports sociaux (de classe, de race, de génération, etc.), les féministes matérialistes postulent et montrent que « les rapports sociaux de sexe priment sur les rapports de classe traditionnels, le rapport social de sexe inscrit dans la longue histoire de l'humanité est transversal aux rapports de classe et aux rapports dits de race », comme le rappelle Paola Tabet (Trachman, 2009).

Un constat établi lors de l'édition chilienne des textes et leur diffusion dans des débats publics mérite d'être relevé. D'une part, un large intérêt pour le concept à double face – exil/desexil et surtout le *desexil*. D'autre part, un large intérêt pour l'axe des *rapports sociaux de sexe* accompagnant une critique de l'approche genre. On pourrait dire, il ne faut plus seulement penser le sexe et le genre

(Varikas 2005). Il faut revenir aux rapports sociaux de sexe en les confrontant aux conditions matérielles d'existence, de domination des femmes et des opprimé.e.s dans la globalisation aujourd'hui¹⁴.

Textes minoritaires et création de théorie politique

Les textes de Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Paola Tabet, avec ceux d'autres féministes matérialistes, ont pour nous le même statut que des textes dans le domaine de la philosophie et de la théorie politique (Aristote, Spinoza, Marx, Bakounine, Gandhi, etc.). Il se trouve que la théorie politique ignore ou même censure beaucoup de créations théoriques. Les textes minoritaires (ex. esclaves, indiens, etc.) et les textes des femmes minoritaires sont trop souvent ignorés par la philosophie et la théorie politique¹⁵. Nous les lisons à partir de nos pratiques militantes, de notre travail professionnel en sciences sociales et en théorie politique. Avec un souci d'intégration à un corpus de connaissance plus large.

Il nous faut travailler pour qu'ils soient considérés à leur juste valeur et leur donner la place qu'ils doivent occuper. Il nous faut lutter pour qu'ils l'obtiennent. La résistance à leur donner un tel statut dans les milieux académiques est trop classique pour ne pas être interrogée. On la connaît ce fait dans bien d'autres domaines. Et pour bien d'autres textes. Elle est en tout cas le moyen de repérer les résistances à leur propos.

Plus. On peut postuler qu'il est possible de montrer ce qu'apportent les féministes matérialistes, de participer à la diffusion de leurs oeuvres tout en tentant d'articuler leurs apports au questionnement révolutionnaire *sur la généralité de la politique et des droits*. Leurs travaux montrent que les rapports sociaux de sexe tout en étant ancrés dans la matérialité de l'histoire sont transversaux à tout régime, système politique, dont la classification a été établie par Aristote (théocratie, démocratie, oligarchie, etc., complétée par Hannah Arendt avec le système totalitaire).

En théorie politique, on peut donner l'exemple de questions d'un des textes du livre qui permet de mieux saisir notre projet d'édition. Comment rendre compte de la transversalité des rapports sociaux de sexe dans les diverses formes de régimes de domination et d'émancipation, tout en dégagant, un nouveau type de régime politique qui découlerait de la complète prise en compte de la révolution des féministes matérialistes ? Comment s'appellerait alors un tel « régime politique » ?

Marie-Claire Caloz-Tschopp, dans son premier texte parle « d'apartheid de sexe » en décrivant les rapports sociaux de sexe dans la migration pour tenter de conceptualiser la domination des femmes et des femmes migrantes depuis la notion de régime politique. Mais nous n'avons pas de nom pour décrire un régime révolutionnaire qui intégrerait les apports des féministes matérialistes. Peut-être faut-il attendre que les adversaires nomment la nouvelle « révolution » en marche ? Platon, adversaire redoutable de la démocratie a qualifié les inventeurs de la démocratie : « ce sont des démocrates », rappelait Nicole Loraux. Il qualifiait ainsi l'invention d'un nouveau régime politique accordant la puissance au peuple (*demos-cratos*) dans la Grèce du Vème siècle av. J.C..

En d'autres termes, l'avancée théorique et dans les luttes consiste à effectuer une double opération pour tenir compte de la dialectique du pouvoir qui, selon Hannah Arendt, est domination et action. Décrire la domination avec l'outil des rapports sociaux de sexe, et repérer, nommer les bribes, les traces, les étincelles d'émancipation dans les luttes nourries par les apports théoriques. Ainsi serait ouverte une voie pour intégrer dans le patrimoine universel des outils d'imagination, de description, d'émancipation pour l'ensemble des humains.

Pour saisir la dimension de ce pas abyssal, vu la crise intellectuelle et politique actuelle, il s'agit de mesurer la profondeur de l'enjeu et de l'urgence. Ceux qui se revendiquent du changement, de la révolution, en plus de ne pas avoir effectué un bilan solide des problèmes historiques, n'ont-ils pas perdu, ou jamais intégré des pépites des luttes théoriques et pratiques, dont celles des féministes matérialistes ? En se laissant inhiber par une posture ambiguë, - pas seulement dans les rapports sociaux de sexe, mais aussi dans la manière d'envisager le pouvoir, la violence, la guerre – beaucoup

de membres de la gauche et l'extrême gauche du XXe siècle -, n'ont-ils pas perdu l'enfant avec l'eau du bain ?

Confronté à l'urgence des changements, et au danger d'une contre-révolution dont le visage anémique donne le vertige, un travail révolutionnaire urgent ne consiste-t-il pas à retrouver, intégrer le patrimoine minoritaire des luttes théoriques et pratiques ? Il est des pépites du patrimoine, qui recueillent le plus de résistance de la part des pouvoirs de domination.

Comme par hasard, les travaux des féministes matérialistes sont, pourrait-on dire, vu leurs répercussions, au centre de multiples résistances. En retournant la force de résistance en puissance d'action¹⁶, là où le bât blesse le plus, il nous indique des fils rouges, des pistes de lutte, de réflexion à dégager. La transversalité et l'historicité des rapports sociaux de sexe articulé à d'autres rapports de pouvoir (classe, race, etc.) est bien un axe fondamental pour comprendre le pouvoir dans son double visage – domination, action – et dégager la puissance d'action qui ouvre le devenir. C'est un fil d'espoir précieux.

Ce point de départ nous amène, avec dans nos mains le fil rouge des travaux des féministes matérialistes, à reprendre des questions à la racine, autour du pouvoir, de la violence, de la guerre. Qu'est-ce que la politique ? Qu'est-ce que la résistance ? Qu'est-ce que la guerre aujourd'hui ? En quoi les féministes matérialistes nous aident à penser ces concepts en décrivant, analysant des rapports sociaux recouverts d'ambiguïté ? Après avoir interrogé le pouvoir, à partir de la violence et notamment de la violence impérialiste, avec une longue genèse, qui a éclaté dans des guerres « totales » au XXe siècle, la question de la violence nous amène au deuxième questionnement sur les transformations de la violence et de la guerre.

Accrocher le regard... se déplacer, explorer la violence

Continuité/discontinuité de la violence. La question contient les interrogations sur la guerre présente et en devenir. Le postulat de la *continuité de la violence domestique à la guerre est-il tenable et que nous montrerait-il ? De quelle guerre, parlerions-nous ?* Nouveau regard. Nouveaux défis. Nouveaux choix. Le collectif des féministes matérialistes nous invite à nous déplacer. Leurs travaux peuvent devenir un outil, une brèche. Non seulement il transgresse un ordre dominant présenté comme immuable, mais il dessine une alternative radicale pour nous déplacer, *voir* des faits concernant la transformation de la politique, de la violence et de la guerre avec d'autres yeux, imaginer et repenser le pouvoir de domination et d'action dans le temps historique et l'espace planétaire.

Levons d'entrée de jeu des malentendus possibles. Notre démarche n'est ni une théorie du complot, ni une « métaphysique de la catastrophe » s'appuyant sur des simplifications concernant le progrès humain. Réécrire l'apocalypse ne nous intéresse pas. Ce qui nous intéresse est d'interroger le « bon sens » et aussi les sciences dans des situations de violence vécue, pour le mettre à l'épreuve et disposer de connaissances pour résister. Nous n'avons pas non plus la prétention de décrire de manière précise une transformation très complexe en cours. Ou alors d'avancer des déclarations simplistes. La question de la guerre est complexe. Nous cherchons à la saisir avec des outils qui montrent leurs limites. Avant même de pouvoir nommer, décrire, évaluer l'émergence de nouvelles formes de violence, de guerre, de politique, il s'agit de pouvoir tirer un fil rouge pour un travail d'imagination libre¹⁷. De prendre en compte des anomalies et des constantes pour observer, résister, créer.

En clair, aujourd'hui, l'exigence de vérité, de justice et d'autonomie implique de ne pas s'installer dans le déni ou dans des affirmations à l'emporte-pièce. Il s'agit d'ouvrir des voies d'exploration, de faire des « exercices de pensée », dirait Arendt (1972b, Amiel 2013), pour pouvoir repenser radicalement depuis un autre lieu, avec un autre regard, d'autres outils, ce que nous pressentons et qu'il est difficile de saisir, de nommer. Notre travail mérite d'être débattu, réfuté de manière solide. Nous accordons aux féministes matérialistes, le privilège épistémologique des minoritaires en moindre situation de pouvoir, dont Enzo Traverso (1997) avait parlé à propos d'Auschwitz et des intellectuels, des exilés dans l'Europe du XXe siècle. L'historien a montré que la nouveauté de l'invention du

pouvoir guerrier « total » avait été perçu et décrit par des exilés, alors que la très grande majorité des intellectuels européens ont été aveugles et ont même collaborer à divers titres.

Dans le contexte du XXe et du XXIe siècle, la création théorique féministe riche, hétérogène a émergé avec les mouvements des années 1960¹⁸. Elle a fait suite aux travaux sur l'esclavage. Elle a accompagné les luttes anti-impérialistes, la décolonisation, le mouvement étudiant, le monde du travail. Elle a ouvert les portes et les fenêtres non seulement à la pensée critique mais à l'imagination créatrice dans les mouvements sociaux. On peut postuler qu'elle a saisi ce qui était en train d'émerger à partir de son lieu de recherche.

Il est devenu possible de *voir*, décrire, penser des faits de domination de « sexe social » (Nicole-Claude Mathieu) impensables jusqu'alors. Il est devenu essentiel de construire une économie politique du sexe (Rubin, 1999). Il est devenu évident que dans l'échange des femmes décrit par Claude Lévi-Strauss en analysant les systèmes de parenté, les femmes ne sont pas *partenaires*, mais *objets*. La domination de sexe est devenue visible. Elle a éclaté au grand jour. L'horizon s'est ouvert. Les luttes, l'invention politique féministe ont dégagé des voies dans la paroi abrupte de la domination. Aujourd'hui, les acquis féministes (luttes, théories) sont à la fois racontés, lus, traduits, débattus, remis en cause. Il n'y a ni chemin, ni explication unique. Nous verrons dans deux articles de ce livre que des questions restent ouvertes et s'ouvrent en intégrant les travaux du collectif des féministes matérialistes francophones pour la suite de la recherche (Caloz-Tschopp 2011, 2012).

Dans les divers continents (Afrique du nord, Amérique latine, Europe du sud, etc.) la question de la révolution et de la contre-révolution ont été et sont à nouveau à l'ordre du jour sous des formes diverses.

Au fil des années, le processus historique a permis d'identifier la création politique et théorique féministe liée aux révolutions, expériences socialistes et communistes du début du XXe siècle (femmes dans la guerre, la révolution, etc.). Le mouvement féministe a revendiqué l'autonomie, les droits des femmes en intégrant l'histoire construite par d'autres femmes dans le monde et cela hors des partis.

Dans la contre-révolution au Chili et en Amérique latine, par exemple, le choix de beaucoup de femmes militantes a aussi été de rompre avec la logique dominante des partis. Ce pas a donc été l'option prise par beaucoup de militantes de divers partis politiques au Chili tout en construisant des espaces entre femmes. Les partis, y compris les partis, les organisations de gauche et d'extrême-gauche, acceptaient les femmes comme des appuis. Ils ne les considéraient pas comme des sujets actifs pensants. Les femmes chiliennes, comme ailleurs, se sont donc regroupées dans divers groupes féministes, pour comprendre, analyser leur vécu (prison, répression, reconstruction). Dans un contexte de répression terrible, il leur était vital de s'interroger sur leur expérience de femmes actives, militantes. L'échec politique et la contre-révolution ont obligé les femmes à réfléchir à partir de leur propre vécu et situation de violence.

La maturation, l'autonomisation se sont faites lentement. Les femmes ont commencé à repenser, réécrite l'histoire depuis leur situation concrète en réévaluant l'histoire dominante sexiste. Aujourd'hui, le travail de mémoire implique de mesurer l'invisibilité, les luttes des femmes pour devenir des sujets politiques, les besoins d'outils théoriques (travaux, concepts, méthodes, analyses). Pour le Chili, depuis les années 1990, ce qui a intéressé les féministes est la construction d'un statut, d'une place de sujet historique, en intégrant l'expérience intergénérationnelle.

Des drones dans le ciel, des coups au quotidien et les effets en retour

Une préoccupation centrale: **les métamorphoses de la politique, de la violence, de la guerre et ses incidences sur l'action et la pensée politique.** Que découvrons-nous en parcourant l'exil et le des-exil ? **Que peuvent nous apprendre des féministes matérialistes sur ces métamorphoses ?** On verra en quoi leur théorie minoritaire est fondamentale à ce propos.

Nous sommes parties de quelques questions. Pourquoi des femmes meurent sous les coups tous les jours sans soulever de réaction ? Comment un président des Etats-Unis peut engager la guerre d'Irak en s'appuyant sur un mensonge politique (armes de destruction massive) sans soulever le doute ? Comment la manipulation de la haine contre les étrangers qui séduit autant de politiciens transforme la politique en guerre ? Comment une Ministre en charge du droit d'asile en Suisse peut déclarer « je n'ai pas de tabou » en matière de politique des étrangers alors que des individus meurent dans les renvois forcés ? Que dit une militante du droit d'asile qui s'écrie en sortant d'un poste de police avec un requérant d'asile : « nous sommes en guerre ? Quoi de commun entre ces faits de violence banalisée ? Qu'est-ce que la militarisation des sociétés ? Qu'est-ce que la militarisation des sociétés ? Pourquoi nous adaptons-nous si facilement à la violence guerrière ? Comment ne pas se laisser embarquer dans le climat guerrier de l'apartheid généralisé ?

Nous avons formulé notre question aux féministes matérialistes. Nous avons dialogué longuement avec elles. Nous les avons lues et relues. On va voir comment elles nous ont aidé à comprendre ce qui se passe. Nous l'avons fait en suivant à la fois les débats sur la violence guerrière dans le quotidien que l'on connaît sans pouvoir la décrire et la violence dite « extrême ». En suivant transversalement le fil de certains discours sur « la guerre aux migrants »¹⁹, la violence sexiste, l'émergence de nouveaux outils, dispositifs, inventions technologiques. On verra en quoi l'émergence des drones²⁰ au Pakistan, en Somalie, au Yémen, en Colombie, au Liban, etc., dont parle Marie-Claire Caloz-Tschopp dans le deuxième article de ce livre, est un signal d'alerte.

Qu'est-ce que le sexage, les rapports sociaux de sexe, l'appropriation, la continuité de la violence nous apprennent à ce propos, alors que paradoxalement les outils théoriques des féministes matérialistes n'évoquent pas explicitement la guerre, les génocides de la scène traditionnelle, classique de la guerre ? A première vue, la démarche paraît saugrenue, car les conditions de vie quotidienne des femmes et les bombardements des drones apparaissent sans commune mesure.

Et pourtant la théorie minoritaire des féministes matérialistes nous informe sur les transformations et les moyens d'y résister, de construire notre autonomie et notre liberté. Pour pouvoir les entendre, déplaçons-nous avec nos questions et nos constats sur les drones du CIIHT, les prisons, les camps, les outils, dispositifs de la biopolitique.

Loin de se confiner dans les tranchées, sur les champs de bataille, la guerre anonyme déborde nos frontières, envahit notre quotidien de manière globalisée après avoir envahi les pays périphériques, colonisés avec la guerre classique exportée par les puissances colonisatrices ? Comment prendre en compte non seulement les attaques directes du capitalisme impérial qui exporte la guerre ouverte (Afganistan, Irak, Syrie, Lybie, etc.) et aussi *les effets en retour* de la violence guerrière qui se globalise tant au « centre » qu'à la « périphérie » ? Comment reconsidérer les dispositifs et les outils, les stratégies des politiques migratoires, des politiques publiques sous cet angle de vue ? Quel lien entre les drones et ce que nous dit une militante à la sortie du poste de police où elle accompagné un sans-papier, quand elle s'exclame : « nous sommes en guerre » ? Que nous montre, non seulement la violence coloniale (Algérie), dictatoriale du Cône sud d'Amérique latine, mais sa continuation banalisée, dans les camps, les prisons, les postes de police et les familles dans l'après dictature sur les femmes ? Comment voir ce que nous montrent les femmes migrantes clandestines à ce propos ? Qu'avons-nous appris des femmes chiliennes ?

Comment réfléchir au fait que la banalisation de la violence, voir sa magnificence, ne font plus rêver en ce début de XXIe siècle comme ils pouvaient faire rêver des anarchistes au XIXe siècle et des guerrilleros des révolutions au XXe siècle ? Est-il encore possible dans le travail théorique de confondre le mot guerrier de « force » avec celui de « puissance »²¹, distinction apportée par Hannah Arendt pour décrire le pouvoir de domination *et* d'action en les distinguant. L'absence de distinction banalise ainsi la violence devenue incalculable depuis la « guerre totale », anonyme aujourd'hui.

Est-il possible d'ouvrir les yeux de la pensée pour voir, comprendre la guerre dans le quotidien en la voyant à l'œuvre à la fois dans le ciel et sur les femmes et les plus faibles, pouvoir la *voir*, la nommer, la décrire dans ses transformations et ses métastases dans la politique, mettant en cause la « possibilité

même de la politique » comme écrit Etienne Balibar (2010) quand il réfléchit sur la violence et la civilité²² ?

A partir de ces questions, nous proposons de lire les travaux des féministes matérialistes en aiguissant notre regard pour imaginer, voir, prendre en compte ce qu'elles montrent sur des métamorphoses de la politique, de la violence, de la guerre.

Féministes matérialistes, transformations

de la politique, de la violence, de la guerre aujourd'hui

Depuis les années 1970, des historiens en France travaillaient déjà à « retrouver la guerre » (Audoin-Rousseau, 2000) de 1914-1918, en s'interrogeant sur les deuils en suspens, sur le silence des intellectuels qui pourtant avaient vécu, voire combattu dans les tranchées de la « grande guerre ». Un tel déni est d'autant plus frappant en considérant la fragilité de la stratégie de dissuasion nucléaire côtoyant pour la France l'industrie nucléaire d'Etat, en Allemagne les luttes contre l'installation des fusées Pershing, les manifestations contre la guerre au Vietnam, l'engagement de certains intellectuels dans les Tribunaux Russel et l'accumulation des silences face à l'exportation des guerres dans le « tiers monde » pouvant dénoter un ethnocentrisme de pays confortablement à l'abri dès 1945 de conflits meurtriers et de génocides ? Ne parlons pas ici du commerce des armes. Faut-il ranger les féministes matérialistes francophones dans un tel panorama de silence, de déni, d'ethnocentrisme, d'aveuglement ? Un travail approfondi sur le monde intellectuel français et européen reste encore à faire à propos de leur position sur la guerre, les luttes anticoloniales, pour la paix, antimilitaristes. Sur ce dernier point, les liens entre les luttes féministes et antimilitaristes restent encore à améliorer nous dit Pinar Selek dans son premier article. La situation est diversifiée en France, en Allemagne, en Suède, en Turquie, etc.

A première vue, les féministes matérialistes ne font pas exception. Les mots guerre, torture, génocide sont absents de leurs travaux. On ne les trouve pas sur le terrain des luttes antimilitaristes. On ne peut pas inscrire leurs travaux dans le panorama des mouvements antimilitaristes (travail sur les guerres du XXe siècle, dissuasion nucléaire, guerres coloniales, guerres périphériques, guerres aux portes de l'Europe). Les résistances féministes à la guerre proviennent d'une part des Etats-Unis dans les années 1960 s'inscrivant dans les travaux de dénonciation du complexe militaro-industriel (CMI), de la violence, du mensonge politique à propos des documents du Pentagone, de la désobéissance civile (Arendt, 1972) au moment de la guerre du Vietnam. Dans ce lieu, en France on retrouve la sociologue Andrée Michel, sensibilisée par ses travaux sur la critique des politiques de développement « centre/périphérie » et des politiques d'immigration liées à la colonisation algérienne en priorité. Depuis ses terrains de sociologie, elle établit le lien entre les travaux sur les liens entre économie et armée contre le CMI étatsunien et la perspective genre, elle appuie plus tard les luttes des féministes du tiers monde (Michel, 1985, 2013).

Dans les textes des féministes matérialistes francophones, on ne trouve pas des descriptions sociologiques pointues sur le commerce des armes²³, « la guerre » en Algérie²⁴, la violence dans les guerres, les génocides, les conflits du XXe et du XXIe siècle, Des travaux (Héritier 1996, 1999) ont accompagné la mise en place de la condamnation du viol en tant que crime contre l'humanité quand la guerre d'ex-Yougoslavie a touché les frontières de l'Europe. On ne trouve pas non plus des textes d'avertissement à l'Europe lors de la guerre d'ex-Yougoslavie (Ivekovic, 1994). Court texte intuitif prémonitoire depuis cette guerre aux frontières de l'Europe, l'exil sur *l'effet en retour* en Europe de la guerre (banlieues, migrations) après l'exportation de la guerre dans les pays anciennement colonisés de la « périphérie ».

Les questions de terrains pratiques des féministes matérialistes francophones concernent en priorité celles posées dans les luttes féministes, avec une décentration vers d'autres continents grâce à la démarche anthropologique pour Nicole-Claude Mathieu et Paola Tabet. Les travaux de Colette Guillaumin sont marqués par les travaux sur l'esclavagisme, la lutte des classes, les luttes anticoloniales, le racisme moderne, la « solution finale » (Auschwitz) au XXe siècle²⁵.

Il est cependant possible de « retrouver la guerre » dans leur travaux, à condition de les lire avec un certain regard aiguisé par les luttes des femmes migrantes clandestines comme on verra, les violences faites aux femmes dans la matérialité de leur condition d'existence, les travaux sur le siècle des guerres « totales » (Arendt, Anders), depuis l'histoire de longue durée (esclavagisme), sans pour autant ignorer l'histoire immédiate des luttes féministes des années 1960 et suivantes.

En bref, certaines de leurs intuitions, certains de leurs concepts, de leur choix épistémologiques et méthodologiques intègrent la réalité matérielle de la transformation de la politique, de la violence, de la guerre lisible aussi dans la vie quotidienne et pas seulement sur les champs de bataille. Ces intuitions sur les rapports de pouvoir deviennent visibles dès lors que l'on part du sexage, des rapports sociaux de sexe, de l'appropriation et qu'on regarde avec attention ce qu'ils nous montrent sur une transversalité dans les rapports de pouvoir, à la fois sur l'histoire de longue durée et sur l'histoire immédiate.

Les luttes théoriques pratiques se situent alors partout dans les multiples lieux de vie et non seulement sur de mythiques champs de bataille. On en arrive alors à ne plus seulement définir une posture antimilitariste, anti-guerre sur les scènes classiques de la guerre, mais à devoir cerner ce que ces féministes matérialistes apportent à la métamorphose de la violence, de la guerre, de la politique et à la généralité de la politique et des droits partout dans la vie sociale. En clair, ce qu'elles apportent à la création politique et philosophique.

Pour saisir notre postulat de travail, on peut partir d'un constat de Angela Davis qui a été confrontée à la guerre interne contre les noirs aux Etats-Unis. « Il existe une connexion entre la violence militaire, la violence de la police, la violence dans les prisons et la violence domestique. Quand on parle de la violence, on oublie systématiquement que la première cible de la violence sont les femmes, dans le monde entier » (Angela Davis, 2013)²⁶. La violence actuelle faite aux femmes indique bien plus que l'atteinte à leur intégrité physique et psychique. C'est un fil rouge de lecture des transformations de la politique et de la guerre du XVIIIe siècle au début du XXIe siècle

L'axe des rapports sociaux de sexe

pour (re)penser la politique et la violence guerrière

Que nous apprennent les féministes matérialistes en parlant des rapports sociaux de sexe, d'appropriation, de continuité de la violence, du viol banalisé dans la vie quotidienne, du refus du droit à l'avortement, des conditions matérielles du consentement des opprimées, qu'il nous faut intégrer dans la pratique et la théorie politique ? Comment résister, rêver de révolution au sens le plus général en situant la révolution radicale des féministes matérialistes à sa juste valeur ? Pour ne pas mourir d'être une femme, quand, par exemple, 17% des « homicides » sont des « féminicides » sur la planète. Les 66.000 féminicides perpétrés chaque année (qui ont pu être inventoriés) sont la plupart du temps perpétrés par des hommes proches de la victimes. Ils ont été la plupart du temps précédés de menace et d'autres actes de violence conjugale, précise *The Small Arms Survey*. Ils sont majoritairement impunis.

Ce qui permet les féminicides est l'appropriation des femmes, rapport social de domination sexiste « normal » banalisé²⁷, quasi généralisé. Comment entendre aujourd'hui dans toute sa radicalité le concept d'*appropriation* de la sociologue Colette Guillaumin dans un monde où, non seulement les femmes sont appropriées, mais le pillage des matières premières, des terres, des glaciers, des biens communs etc. est roi ? Pour continuer à résister, comment entendre les implications pour l'émancipation, de ce que nous dit l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu, quand elle écrit *Quand céder n'est pas consentir* ?²⁸ Elle décrit des mécanismes de manipulation des hommes dans les rapports de sexe (violence, connaissance), d'assujettissement de la conscience des femmes, et nous invite à relire de manière critique les théories politiques du contrat social pour refonder la politique. Comment accepter de banaliser la guerre et ses transformations tentaculaires dans la politique, quand Paola Tabet décrit avec finesse le *continuum* de la violence, grâce à un radical déplacement épistémologique où elle dépasse les séparations, les clivages qui nous aveuglent ?

Le terrain des *rappports sociaux de sexe* rend visible ce que signifie *l'appropriation*, concept-clé des travaux de Colette Guillaumin dont il faut reprendre une lecture nouvelle quand nous nous heurtons à la prédation généralisée, destructrice de la planète et du genre humain. Ce terrain rend aussi visible *la continuité de la violence à la guerre* d'aujourd'hui dans ses multiples formes, ce qui devient lisible à partir de choix épistémologiques de Paola Tabet. Ce terrain rend visible, l'énoncé discutable que la plupart des théories sur l'obéissance dans la société présupposent une sorte de consentement à la base des rapports humains. Ce qui est loin d'être le cas. Que nous montrent les travaux de Nicole-Claude Mathieu ? Nous ne sommes pas « naturellement » consentant.e.s. Quand nous « cédon », c'est parce que nous sommes acculé.e.s dans les rapports de force à nous replier un instant, mais nous ne consentons pas à la violence. Ce n'est pas notre « nature ». Impossible de faire comme si les rapports sociaux de sexe n'existaient pas. Comme si les femmes, les dominé.e.s « consentaient à leur domination ». Ce point est essentiel pour l'insoumission et une philosophie de l'action positive à la recherche d'alternatives, en refusant le déterminisme qui conduit à l'obéissance.

On aura compris les axes centraux qui structurent notre travail. En lisant ces trois féministes matérialistes, impossible sans réduire leurs écrits, de s'enfermer sur les champs de bataille médiatisés, dans la fragmentation des luttes, des théories en oubliant de penser, ce qu'appelle dans son texte, - dont les extraits méritent une lecture soutenue ligne par ligne -, l'esclave Frédéric Douglass (1980), « l'équivalent général » dans les rapports de pouvoir, à savoir *la généralité de la politique et des droits*. Impossible de penser l'histoire, la politique, sans ouvrir les yeux sur la question de la continuité/discontinuité de la violence à la guerre. L'étrange parenté entre l'exil généralisé, et les rapports sociaux de sexe constaté sur le terrain pointe l'exigence d'un tissage théorique. C'est un axe de recherche à ne pas négliger dans l'analyse de la globalisation (notamment dans la migration, la migration des femmes migrantes).

L'axe des rapports sociaux de sexe dans lequel s'inscrivent les travaux des féministes matérialistes est un apport de départ et de base à la connaissance de l'oppression des femmes. Nous pensons que, plus généralement, l'axe des rapports sociaux de sexe est aussi un apport pour refonder la politique et la théorie politique dans leur généralité. Combien il est encore difficile d'imaginer un tel déplacement pratique²⁹ et théorique³⁰ ! La confrontation des théories politiques de la tradition, de la modernité, de la révolution et les théories féministes montrent combien il est difficile de penser les rapports sociaux de sexe dans leur dimension proprement politique. C'est pourtant un héritage précieux pour les opprimé.e.s, l'ensemble des luttes, la redéfinition de la citoyenneté et de la démocratie à toutes ses frontières. Ces textes sont un outil d'émancipation à la fois pour le mouvement social des femmes et le mouvement social dans son ensemble à la recherche d'alternatives. Ces textes renforcent l'action, l'espoir.

Nous sommes mis.e.s au défi d'intégrer le souffle immense de la fin du XXe siècle et le poids de l'héritage de féministes matérialistes dans nos travaux d'aujourd'hui, en repérant les pépites de radicalité que contient une période de discontinuité historique et les théories qui ont tenté de comprendre des bases incontournables de la domination, de la résistance, de l'action dans un contexte de métamorphoses de la politique et de la guerre. Un tel travail ne se limite de loin pas à un travail académique classique prisonnier des réformes de marchandisation de la formation et de la recherche. Il concerne en premier chef les mouvements sociaux. Il concerne l'action.

Présentation du sommaire

Soulignons tout d'abord que ce livre est un travail collectif qui réunit 17 textes inédits en français, et trois extraits de textes, dont certains ont été traduits de l'espagnol, du turc pour être accessibles en français. Les textes ont été écrits à partir d'une demande de réflexion en s'appuyant sur les travaux de trois féministes matérialistes dont il est question dans ce livre. Leur cohérence générale tient au dialogue entrepris avec Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Paola Tabet, que l'on découvre pas à pas en suivant le fil rouge du projet d'ensemble.

Pour l'entrée en matière, trois textes, extraits s'organisent autour du thème - *Liberté, Des-exil, Féministes matérialistes* -. Après le prologue explicatif de notre projet et de notre démarche, nous avons sommé parties d'extraits d'un texte d'esclave américain – **Frédéric Douglass** – dont chaque ligne mérite que l'on s'y arrête. Le texte de **Marie-Claire Caloz-Tschopp** intitulé, *Des-exil : explorer la face cachée de l'exil*, situe le cadre général d'un Programme du CIPh dans lequel ce livre a été conçu, pensé. Nous avons ensuite choisi des citations courtes de Colette Guillaumin, Nicole-Claude

Mathieu et Paola Tabet qui invitent à aller visiter leurs travaux.. Avec **Pinar Selek**, nous nous interrogeons sur la liberté, ce qui nous conduit à penser ensemble le féminisme et la militarisation.

Dans la partie I, cinq textes s'organisent autour du thème : *Devenir de la guerre et des luttes aujourd'hui*. **Virginia Woolf**, écrivain féministe, à qui des hommes d'Angleterre demandent une guinée pour lutter contre la guerre, précise la signification d'une telle guinée pour les femmes. **Pinar Selek, sociologue turque en exil**, dans son texte, *En cherchant la liberté en Turquie...* fait un long voyage autour de la notion complexe de liberté qu'elle pense en rapport avec la militarisation de la société qui détruit des fondements de la liberté. Elle se demande pourquoi la société turque n'a pas intégré les apports du mouvement des femmes, en constatant que le féminisme a radicalisé le questionnement critique sur la militarisation de la société. Elle constate que dans la gauche traditionnelle les chemins des mouvements antimilitaristes et des féministes ne se sont pas croisés et qu'il faudrait une autre politique de résistance pour un projet alternatif à la militarisation de l'Etat, de la société.

Puis suivent deux textes de **Marie-Claire Caloz-Tschopp**, enseignante, chercheur en philosophie et théorie politique. Ils décrivent deux étapes dans le dialogue avec les féministes matérialistes avec en tête la fameuse question de la transformation du pouvoir, de la violence, de la guerre. Le premier texte est intitulé, *L'appropriation : vol de la puissance d'agir. Le miroir des femmes migrantes clandestines, la boussole des féministes matérialistes*. Dans un parcours sur deux fronts – la situation des femmes migrantes clandestines, miroir des rapports de pouvoir et la boussole des apports théoriques des féministes matérialistes, – elle s'interroge sur le concept « d'apartheid de sexe », en centrant son propos sur le vol de la puissance d'agir. Le deuxième texte est intitulé : *L'insoumission créatrice de trois féministes matérialistes. Comprendre la politique et la guerre aujourd'hui*. Ce texte où elle installe un dialogue avec les trois féministes matérialistes sur les métamorphoses de la politique, de la violence et de la guerre est une sorte de bilan synthétique d'un parcours de quelques 30 ans de travail³¹. S'y côtoient le désir de connaissance et de lucidité, le travail infini de compréhension de la mémoire du XXe siècle et le désir de sauvegarde de la puissance de l'insoumission. Elle montre, en quoi et comment les féministes matérialistes l'ont aidée à radicaliser des questions du terrain sur la transformation de la politique, de la violence, de la guerre. Elle formule ce qu'est pour elle, l'utopie dystopique tragique et créatrice.

Dans la partie II, six textes, la plupart de jeunes chercheuses, s'organisent autour du thème : *Recherches en dialogue avec trois féministes matérialistes*. **Claire Ansermet**, enseignante en travail social, décrit le travail d'*Aide-soignante : un travail sexué et racialisé* à partir de deux questions. Comment s'exerce la domination sociale et professionnelle des aides-soignant-e-es ? Quels phénomènes s'imbriquent-ils pour sexualiser et racialisier si fortement les rapports entre les échelons hiérarchiques des établissements médico-sociaux et à l'intérieur même des échelons entre femmes et hommes, noirs et blancs ? **Stéphanie Pache**, médecin et doctorante en histoire de la médecine, dans son texte *Du féminisme matérialiste et de son usage pour penser la santé*, montre en quoi les analyses théoriques des auteures féministes matérialistes fournissent des outils indispensables pour penser la santé. Son texte se donne ainsi pour objet de proposer des pistes de réflexion, d'une part, en abordant les institutions de la santé dans une perspective féministe matérialiste et, d'autre part, en questionnant le concept de santé et son rôle dans notre société. **Irène Schmidlin**, avocate, dans son texte *Critique féministe du droit d'asile en Suisse*, définit les persécutions liées au genre sur la base des réflexions des féministes matérialistes. Elle analyse ensuite les textes de lois, dont la Convention de Genève du 28 juillet 1951 et la loi suisse sur l'asile du 26 juin 1998, pour déterminer si et dans quelle mesure ces textes tiennent compte ou non de ces persécutions. Elle examine la pratique des autorités suisses en matière d'asile pour voir comment sont traitées concrètement les demandes des personnes qui font valoir ce type de persécutions, en portant une attention particulière à la question de la violence domestique et des violences sexuelles. **Laetitia Carreras**, ethnologue, dans son texte, *Résistances en contexte de précarité: quelques éléments de réflexion dans un travail avec des femmes sans statut légal*, part de la condition des femmes migrantes sans statut légal ou à statut précaire, montre certaines facettes de l'appropriation et de la domination qui sont éclairées par les outils et les théories de Colette Guillamin, Nicole-Claude Mathieu, Paola Tabet et Christine Delphy. Elle montre avec des fragments du cadre législatif migratoire en Suisse permet de comprendre la manière dont celui-ci entérine les divisions et procède à un véritable « marquage du corps social » (Guillamin). **Christiane Vollaire**, philosophe, dans son article, *Qu'attendre du féminin pluriel ? A partir de trois féministes matérialistes*, montre qu'il est possible de lire les apports des féministes matérialistes sur l'essentialisation et la naturalisation des rapports de pouvoir à partir du concept foucauldien de « biopolitique », appliqué aussi bien au sexe qu'à la race. Elle montre que le rapport de domination s'applique aussi aux outils de la recherche scientifique. **Gina Inostroza** et **Lili Rivas Labbé**, historiennes chiliennes, féministes de deux générations, décrivent comment elles ont reçu les textes

des féministes matérialistes francophones à Concepcion, une ville à 500 km de Santiago au Chili. Leur texte est intitulé, INOSTROZA Gina, RIVAS Lily, historiennes, Chili. *Trois féministes matérialistes à Concepcion (Chili) : ordre immuable ébranlé, brèches ouvertes*. Traduction de l'espagnol, Iara Heredia.

Dans la partie III, cinq textes s'organisent autour du thème, « *Consentement* », *Luttes, Explorations féministes*. La participation en 1997 de **Nicole-Claude Mathieu**, anthropologue féministe matérialiste à un colloque sur Hannah Arendt à Genève lui a donné la possibilité d'une approche critique féministe d'Arendt et surtout d'expliquer les liens entre l'oppression, la pensée, la conscience sociale et les enjeux d'une critique des théories contractualistes du « consentement ». C'est un texte important et lisible, pleinement d'actualité par un large public sur ces sujets. **Valéria Wagner**, partant du cas de la lutte des Mères de la Place de Mai en Argentine, article soulève l'exemplarité des mouvements politiques « marqués » par le genre (dans ce cas, la maternité) tout en rejetant les lectures essentialistes du « féminin ». Dans quelle mesure peut-on considérer une lutte qui s'articule autour des pratiques et des valeurs associées aux femmes comme un modèle permettant de mieux comprendre toutes les actions collectives ? Ou encore : le féminin, est-il universalisable ? **Olga Gonzalez**, sociologue colombienne dans son texte intitulé *Débora Arango, la lucidité, la liberté ou le regard d'une femme peintre en Colombie* explore la trajectoire tragique d'une artiste peintre de Medellin Colombie qui toute sa vie, dans l'ensemble de son œuvre a expérimenté pas à pas dans la création artistique, dans la lutte contre une société patriarcale, machiste, conservatrice, la lucidité et la liberté. **Dominique Bourque**, sociologue, inspirée par les analyses du féminisme matérialiste, examine le travail formel de six écrivains du XXe siècle préoccupés par l'exil « de l'intérieur » que vivent les femmes dans la culture occidentale. Devant le déni qui leur est fait du statut de sujets à part entière dans la langue et la littérature, Gertrude Stein, Djuna Barnes, Virginia Woolf, Monique Wittig, Michèle Causse et Anne Garréta, contrent l'injonction hétérosexuelle qui positionne les femmes comme objets de désir et de (re)production de la vie. La poétique aussi est politique. **Pinar Selek**, sociologue turque en exil raconte son expérience acquise dans les discussions et les actions féministes en Turquie et dans divers pays d'Europe. Divers problèmes sont identifiés, décrits (dont les rapports de pouvoir entre les groupes des divers pays et leurs effets). L'auteur montre comment elle en arrive à désirer un bouleversement radical. Elle nous initie à ce qu'elle appelle avec humour le « dur métier du féminisme acrobatique » qu'elle revendique comme étant le sien, celui qu'elle pratique.

L'ANNEXE, apporte des informations sur le contexte du projet, les auteurs et d'autres publications du Programme du CIPh.

Genève, Concepcion, 11 juillet 2013.

Bibliographie citée

Abramovic Zoran, 1994. « Le sifflement des balles s'entend d'abord dans les pensées », *Les Temps modernes* (numéro sur les intellectuels de la guerre. Les opposants de Belgrade), no. 576-578 p. 180-186,

Amati-Sas Silvia, 1984. « Points de vue psychanalytique sur l'angoisse face au danger de guerre nucléaire. Mégamorts, unité de mesure ou métaphore ? », *Bull. de la revue suisse de psychanalyse*, no. 18, p. 11-19.

Amiel Anne, 2013. *Texte de présentation sur l'ouvrage d'Arendt, La crise de la culture*. A paraître.

° 2012. (introduction, traduction, notes), Alexander Hamilton, John Jay, James Madison, *Le Fédéraliste*, Paris, éd. Garnier, 2012.

Anders Günter, 2001 (1956). *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme de la deuxième révolutions industrielle*, Paris, Ivrea.

Anders Günter, 2011. *L'obsolescence de l'homme* (vol. II), Paris, éd. Fario.

Anders Günter, 2003. *Mas alla de los limites de la consciencia. Correspondencia con el piloto de Hiroshima Claude Eatherly*, Barcelona, Paidós. Le livre a aussi été édité en anglais, mais pas en français.

Arendt Hannah, 1972. *Les origines du totalitarisme*, vol. I, II, III, Paris, Point-Poche.

° 1972b. *La crise de la culture*, Paris, Idées-Gallimard.

° 1972c. *Du mensonge à la violence*, Paris, Presses-Pocket.

Audoin-Rousseau, Stéphane, 2000. *14-18 Retrouver la guerre*, Paris, Folio-Histoire.

Balibar Etienne, 2010. *Violence et Civilité*, Paris, Galilée.

Caloz-Tschopp Marie-Claire, Veloso Bermedo Teresa (dir.), (2012). *Tres feministas materialistas*. Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Paola Tabet. *Exilio, Apropiacion, Violencia* (vol. I, 460 p.), *Racismo/Sexismo, Esencializacion/naturalizacion, Consentimiento* (vol. II, 415 p.), *Concepcion*, Chili, ed. Escarapage, 2012. Voir bulletin de commande sur le site : exil-ciph.com

Caloz-Tschopp Marie-Claire, 2012. « Globalization, development, resistance of utopian dreams to the praxis of dystopian utopia », in Bagchi Barnita, *The Politics of the (Im)possible*, ed. SAGE (Delhi, London, Thousand Oaks, chap. XII.

° 2011. Hannah Arendt, le fil rompu entre violence et révolution au XXe siècle, Colloque d'histoire contemporaine, Université de Lausanne, in Stéfanie Prezioso, David Chevolet (éds), *L'heure des brasiers. Violence et révolution au 20e siècle*, Lausanne, Ed. d'En Bas, p. 77-99.

° 2000. *Les sans-Etat dans la philosophie d'Hannah Arendt. Les humains superflus, le droit d'avoir des droits et la citoyenneté*, Lausanne, éd. Payot.

Chamayou Grégoire, 2013. *Théorie du drone*, Paris, La Fabrique.

Collins Patricia Hill 1991. *Black Feminist Thought, Knowledge, Consciousness, and The Politics of Empowerment*, Routledge, New York.

Davis Angela, 2006. *Les Goulags de la démocratie. Réflexions et entretiens*, Paris, éd. Au diable Vauvert.

Douglass Frédéric, 1980. *Mémoires d'un esclave américain*, Paris, éd. François Maspéro.

Faye Jean-Pierre, 1972. *Langages totalitaires*, éd. Hermann, Paris.

Foucault Michel, 1994. *Dits et écrits 1954-1988. Le jeu de M. Foucault*, Paris, Gallimard.

Guillaumin Colette, 2000 (1972). *L'idéologie raciste*, Paris, Folio-essais.

° 1992. *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes.

Gontard Jean-Pierre, 2010. *Conflits métastases, à propos des drones et des mines antipersonnelles* (texte de l'auteur), colloque Université de Lausanne, *La pensée et l'action dans le pouvoir. Colère : Dynamiques de soumission-insoumission et création politique*, Université de Lausanne.

Hirata Helena, Laborie Hélène, Le Doaré Hélène, Senotier Danièle (dir.), 2000. *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF.

Ivekovic Rada, 1994. « Une guerre de fondation en Europe », in Caloz-Tschopp Marie-Claire, Clévenot Axel, Tschopp Maria-Pia (eds), *Asile – Violence – Exclusion en Europe*. Histoire, analyse, prospective, Genève, co-édition Cahiers de la Section des Sciences de l'Éducation de l'Université de Genève, et Groupe de Genève « Violence et droit d'asile en Europe », p. 5-10.

Kraus Karl, 2005. *Troisième nuit de Walpurgis*, Paris, Agone.

Maugendre Stéphane et 13 autres juges français, 2013. « Défendre et juger sur le tarmac », *Libération*, 6 juin.

Michel Andrée, 1985. « Le complexe militario-industriel et les violences à l'égard des femmes », *Nouvelles Questions féministes*, no. 11-12, p. 8-86.

Moatti Alexandre, 2013. *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies*, Paris, Odile Jacob. Voir aussi, juin 2013. « L'alterscience ni la science au nom d'une idéologie », *La Recherche*, no 476.

Montero Justa, 2013. « Des différences avec les hommes aux différences entre les femmes : déplacements du sujet », *Solidarités* no. 230, juillet, Genève.

Michel Andrée, 2013. *Féminisme et antimilitarisme*, Paris, éd. iXe.

Nussbaum Martha, 1994. « Aristote, le féminisme et les conditions du fonctionnement humain » (réponse à Linda Hirshman), Colin Françoise, Deutcher Pénélope, 2004. *Repenser le politique. L'apport du féminisme* (débat en philosophie politique aux USA, justice, vérité, multiculturalisme, care, etc.), Bruxelles, éd. CampagnePremière/Les Cahiers du Grif, p. 183-199.

Mathieu Nicole-Claude, *L'anatomie politique. Catégorisation et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes, 1991, p. 9.

Mathieu Trachman, 2009. « La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet », in *Genre, sexualité et société*, automne 2009, p. 19 (internet).

Varikas Eleni, 2006. *Penser le sexe et le genre*, Paris, PUF.

Proust Françoise, 1997. *De la résistance*, Paris, Cerf.

Traverso Enzo, 1997. *L'histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, Paris, Cerf.

Questions féministes 1977-1980, Paris, éd. Syllepse, 2012, (dont le no. 1).

Rigaux François, 2000. *Plaisir, interdits et pouvoir. Une analyse des discriminations fondées sur le sexe, l'orientation sexuelle et la race*, Bruxelles, Kluwer.

¹ Nous renvoyons les lectrices et lecteurs à ces termes dans leurs travaux et aussi aux divers textes du livre.

² Extrait de la définition de « mouvements féministes ». Voir la définition complète dans le *dictionnaire critique du féminisme* (Herata, Laborie, Le Doaré, Senotier, 2000).

³ Nous disons *rapports sociaux de sexe*, sans entrer dans ce débat théorique extrêmement diversifié dans le temps (dès 1970), l'espace de la planète Terre (rapports USA-Europe, débat croisé avec les études post-coloniales féministes autour de la critique de l'universalisme, avec les thèmes propres à certaines luttes théoriques et/ou politiques comme la parité, l'avortement, la violence, la guerre, la paix, par ex.) dont il faudrait faire la genèse des faits et la circulation complète des discours et des arguments. Ce que nous retenons est l'ancrage historique et spatial des rapports sociaux et des rapports sociaux de sexe et leur interconnexion. Ce que nous retenons aussi c'est, en philosophie, l'ancrage dans la critique de la raison instrumentale de l'École de Francfort et son entrecroisement avec la « raison masculine ». Ce point est incomplet s'il ne reprend pas l'analyse du pouvoir, qu'Arendt a par exemple traduit dans la distinction critique entre *force* et *puissance*, entre *domination* et *action politique* (liberté, pluralité) que l'on ne retrouve pas forcément dans les conceptions dominantes du pouvoir, y compris sans prendre en compte les rapports sociaux de sexe. Les féministes matérialistes ont développé l'analyse du pouvoir par le biais d'une critique de la naturalisation, de l'essentialisation, l'appropriation sans limites, la continuité de la violence, les critiques sur les théories déterministes du consentement plaquées sur les femmes consentantes, en quelque sorte par « nature ».

⁴ A propos de ce terme, voir Guillaumin Colette, « Nature et histoire. A propos d'un matérialisme », (Guillaumin, 1992, p. 195-207). Le dictionnaire critique du féminisme n'a pas précisé ce que recouvre pour la littérature féministe ce terme important.

⁵ Donnons un exemple pour saisir ce que signifie l'expression : « Nous vivons dans un monde où environ un million de femmes, qui seraient encore en vie si elles avaient eu droit à la même alimentation et aux mêmes soins que les hommes, ont, pour ainsi dire « disparu », victimes des inégalités dans ces domaines. Nous vivons dans un monde où des femmes sont condamnées à mourir de faim par une tradition qui leur interdit de travailler, alors qu'un emploi représenterait leur dernier espoir de s'alimenter correctement (Amartya Sen, en Afrique, en Asie 100 millions de femmes mortes des effets d'inégalité d'ordre alimentaire ou médical) (...). Nous vivons dans un monde où même les femmes qui cherchent et trouvent un emploi se trouvent rarement dans les facultés de droit à l'abri des variations de température, mais plutôt dans les champs, à charrier quarante mètres cubes de terre par jour pour gagner un maigre salaire de survie. (Aristote et Marx sont plus efficaces que le libéralisme de Rawls pour décrire cela. Il est clair qu'ici le féminisme aristotélien ne se préoccupe pas uniquement des questions de genre : il fait partie d'un système plus vaste de dénonciation de la pauvreté, de l'oppression, de l'inégalité et de l'impossibilité de développer ses capacités qui pèse sur la vie d'être humains partout dans le monde. Il ne s'intéresse pas uniquement aux questions de genre, mais se soucie des inégalités de classe. Son objectif devient l'objectif général d'égalité des capacités et ses blocages de structures de toutes sortes – économiques, culturelles, politiques et religieuse qui font obstacle », Nussbaum Martha (2004, p. 195 et 196),

⁶ Voir notamment à ce propos, Nussbaum Martha (1994).

⁷ Nicole-Claude Mathieu, toujours dans son article dans ce livre sur Arendt, souligne le double sens du mot appartenance : faire partie de/être la propriété de) et c'est le second qui prévaut comme le montre Colette Guillaumin quand elle explique le concept d'appropriation.

⁸ Hannah Arendt a analysé le fait que des êtres humains devenaient « superflus » (*humains superflus*) dans le contexte de l'invention totalitaire du XXe siècle. Les humains deviennent « superflus » dès lors que l'appartenance politique – à une communauté organisée – et donc au monde est mise en cause, en pointant le danger « d'acosmie » (privation de rapport au monde) de l'invention totalitaire. Voir Caloz-Tschopp (2000).

⁹ Par la diversité des articles. La bibliographie utilisée par les auteurs est indiquée pour chaque article, à la fin.

¹⁰ Voir à ce propos, les colloques dans le cadre de « Penser l'émancipation ». Prochain colloque février 2014. Contact : penserlemancipation2014@gmail.com

¹¹ A propos d'autres voies d'exploration, signalons Amiel Anne (2012).

¹² Et ture en 2014 dans le développement du Programme d'exil à Istanbul en mai 2014 (site exil-ciph.com). « Desexil : un espace de résistance et de solidarité », Dossier spécial, journal *Solidarités* no. 225, Cahiers émancipation, 2013 (site www.solidarités.ch).

¹³ Caloz-Tschopp Marie-Claire, Veloso Bermedo Teresa (dir.), (2012). Voir bulletin de commande sur le site : exil-ciph.com

¹⁴ On pourrait citer un livre parmi d'autres à propos du besoin de déplacement et de radicalisation pour refonder la politique et les droits, Rigaux François, (2000).

¹⁵ Il suffit d'analyser l'édition dans différentes langues, les livres accessibles dans les bibliothèques publiques.

¹⁶ Voir à ce propos, Proust Françoise (1997).

¹⁷ Dans ses deux articles du livre, Marie-Claire Caloz-Tschopp apporte des éléments de réflexion possibles sur ce problème épistémologique et méthodologique très important.

¹⁸ « ... à partir des années soixante-dix, c'est bien la contestation de ces rapports de pouvoir par le renouveau des mouvements féministes qui, en développant une sorte de « conscience de classe » chez les femmes (conscience d'être déterminées socialement comme femmes) a permis un début de systématisation de la problématique des sexes – de même que l'apparition d'autres dominés, prolétaires et jeunes, sur la scène publique s'était précédemment accompagnée de la systématisation de la problématique des classes puis des âges », Nicole-Claude Mathieu (1991, p. 9).

¹⁹ En ce moment en Suisse et dans d'autres pays européens, pour « accélérer les procédures », l'Etat est en train de créer des grands camps fédéraux semi-fermés qui hébergeront aussi l'administration et la police (le premier est en préparation à Zurich). Des camps spéciaux pour les « récalcitrants » sont aussi prévus, ainsi que 700 cellules de déportation dans les prisons (avec des projets de construction de nouvelles prisons). L'annonce de ces faits dans un discours du mouvement social du 15 mai 2013 est intitulé : « la guerre aux migrants ». En France, des magistrats dénoncent le même type de « gestion » des requérants (Stephane Maugendre et al, 2013).

²⁰ Après un rapport de l'ONG Aldarama de Genève, dénonçant l'absence de données officielles d'information, le Conseil des droits de l'homme de l'ONU enquête sur l'impact civil de l'usage des drones. Le rapport des résultats sera présenté à l'ONU en octobre 2013.

²¹ On pense aussi à Spinoza et sa philosophie du devenir et de la puissance de l'être.

²² Le livre d'Etienne Balibar, *Violence et Civilité* (2010) sera le corpus central d'un colloque international organisé par le Programme Exil du CIPH en collaboration avec le Département de philosophie de l'Université de Galatasaray à Istanbul les 8-9-10 mai 2014. Diverses formes de participation sont possibles (colloque, groupes de lecture, participation à distance). Voir le site exil-ciph.com

²³ Soulignons que Paola Tabet pose la question fondamentale de l'accès des femmes aux outils et aux armes dans un de ses articles célèbres.

²⁴ Rappelons-nous le temps qu'il a fallu pour qualifier le conflit colonial de « guerrier ».

²⁵ Des mots-clés donnent quelques indications rapides : essentialisme, matérialisme, pouvoir, nature, corps sexués, outils, armes, homme-culture, femmes-nature, appropriation, sexage, rapports sociaux de sexe, pratique du pouvoir, domination, inégalité des sexes, arraisonnement des femmes, logique de la différence, violence, division sexuelle du travail, fertilité naturelle reproduction forcée, rapports sexuels impliquant une compensation, viol, contraception, avortement, extériorité des femmes aux techniques et aux armes, déterminismes matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, catégories et idéologies de sexe, etc. (Hirata, Laborie, Le Doaré, Senotier, 2000).

²⁶ Voici la citation complète : « Le féminisme n'est plus tellement à propos du genre, mais à propos de certaines façons de penser, d'entrer en luttes. Le féminisme, en tant qu'outil, est disponible pour tous, quel que soit votre genre, c'est une méthode. Peu m'importe que les gens se qualifient de féministe, ou pas, l'important est de prendre connaissance des leçons que produit le féminisme. Il s'agit de rendre visible des connexions invisibles. Où les gens qui sont violentes dans leurs maisons ont-ils appris que c'était OK d'avoir recours à la violence ? Il existe une connexion entre la violence militaire, la violence de la police, la violence dans les prisons et la violence domestique. Quand on parle de la violence, on oublie systématiquement que la première cible de la violence sont les femmes, dans le monde entier. On fait comme si les deux, la violence des femmes, n'avaient strictement aucun rapport. Il est crucial de ramener cette question au centre du débat », Angela Davis, Interview, *Libération*, 22 mars 2013. Voir aussi (Davis, 2006).

²⁷ En voici une illustration par l'exemple du Salvador qui n'est de loin pas le seul endroit mis en cause. « Les Salvadoriennes sont considérées comme la propriété de quelqu'un, avec l'idée communément admise qu'elles peuvent être « corrigées », remarque Silvia Juarez, avocate de l'Organisation des Femmes Salvadoriennes pour la paix (ORMUSA). Cela légitime la violence à notre rencontre », *Le Courrier*, « Mourir d'être femme », 23 avril 2013, p. 12.

²⁸ Les travaux de N.-C. Mathieu rejoignent d'autres travaux, dont par exemple, COLLINS Patricia Hill (1991). On pourrait faire la même remarque pour Colette Guillaumin et Paola Tabet. Notre propos n'est pas de faire la genèse et l'histoire de leurs œuvres en les situant dans l'ensemble des recherches féministes et aussi de théorie et de philosophie politique.

²⁹ Pensons notamment à la pyramide hiérarchique dans les postes universitaires, à l'égalité des salaires, etc...

³⁰ Regardons l'index des dictionnaires de théorie politique, de philosophie politique.

³¹ La bibliographie du deuxième texte donne quelques indications sur d'autres textes de son parcours.